

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

MONTREAL, 15 MAI 1899



LA PETITE REVUE



Economie Politique et Sociale
Littérature — Philosophie — Sciences — Arts

RÉDIGÉE EN COLLABORATION

SOMMAIRE DU N° 10

PRIX
—
Le Numéro
3 cts

La cloche de M. Laurier — Petit-Frérisme à Québec — On nous abrutit — Le carosse de Monseigneur — Dans les bras d'un confesseur — L'Université Populaire — L'agitation Anticléricale en Espagne — Jules Ferry — Les Problèmes psychiques — L'intervention d'en haut — Manque d'initiative — Etc.

ABONNEMENT
—
Par Année
75 cts

TOUTE CORRESPONDANCE ayant rapport à la RÉDACTION et à l'ADMINISTRATION doit être adressée à LA PETITE REVUE, Boîte de Poste 2177

ALPH. PELLETIER, Imprimeur-Editeur, 36, rue St-Laurent, Montréal

Téléphone Bell . Main 2256

LA PETITE REVUE

ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE, LITTÉRATURE, PHILOSOPHIE,
SCIENCES ET ARTS

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Vol. I

MONTRÉAL, 15 MAI 1899

N° 10

LA CLOCHE DE M. LAURIER

Tout récemment, M. Laurier donnait \$200 pour une cloche dans une certaine paroisse vraiment privilégiée.

C'est une façon à lui de faire la cour au clergé. Mercier avait ce truc-là, aussi. Il faudra donc toujours que nos hommes publics se mettent à quat'pattes ! Laurier s'est emparé du pouvoir à Ottawa contre le clergé et malgré le clergé, que n'a-t-il alors la force d'âme de gouverner sans s'occuper des prêtres et des évêques ? Que ne donne-t-il l'exemple de l'indépendance de caractère, de la virilité d'esprit ?

M. le premier ministre, si vous aviez donné \$10 seulement pour cette cloche c'eût été bien suffisant. Ne gaspillez pas tout votre salaire à faire des largesses hypocrites au clergé, car demain si on vous tend le chapeau pour une œuvre profane, pour une bibliothèque publique, pour une école libre, vous n'aurez pas cinq centins à donner.

Que vous êtes changé, M. le Premier ! Dans l'opposition, vous étiez radical avoué, libre-penseur presque militant, faisant vôtre la devise de Gambetta. Vous vous teniez loin des églises et des sacristies. Aujourd'hui, vous relancez Tardivel et je gagerais que vous faites vos pâques.

C'est sans doute dans la fréquentation de Macaulay que Sir Wilfrid modifie ainsi ses croyances et rajeunit ses convictions.

Québec, 6 mai.

LE DÉFRICHEUR.

PETIT-FRÉRISME À QUÉBEC

Votre article sur le *petit-frérisme* a produit une véritable sensation à Québec et a donné à votre revue une vogue énorme. Voulez-vous un fait, bien connu ici, pour illustrer votre article.

En décembre 1896, éclatait dans notre ville un scandale que tout le monde a encore présent à la mémoire.

Un matin, le jeune fils de M. A. V..., entrepreneur de la cité de Québec, et élève à l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne de la

rue St-André (Haute-Ville) ici, revint de la classe chez son père tout en larmes ; sur les pressantes questions que lui fit celui-ci il avoua le crime odieux dont le Frère Supérieur s'était rendu coupable sur sa personne, ses horribles sollicitations, enfin tous les détails d'une inénarrable période de trois heures où il l'avait renfermé avec lui dans sa chambre. Le jeune V... portait aussi des preuves de violence. M. V... père entra dans une fureur que l'on imagine et se rendit immédiatement chez les Révérends Frères et fit demander le Supérieur, c'est-à-dire le coupable lui-même, en disant au portier ou sacristain de dire que "c'était M. V... qui désirait le voir." On juge de la crainte du Frère qui fit dire qu'il était sorti, mais M. V... insista tant et si bien que le Supérieur fut forcé de se rendre au parloir où M. V... ne lui ménagea pas ses épithètes et l'avertit qu'il allait de ce pas à l'Archevêché le dénoncer. Le Frère le supplia alors à genoux de l'épargner, etc., mais ce fut peine inutile, M. V... se rendit chez M^{sr} Marois qui, instruit du scandale, déclara : "qu'il ne fallait pas en parler, qu'il allait lui-même arranger cela," mais le père outragé dans son honneur répondit à monseigneur qu'il donnait huit jours au Supérieur pour déguerpir du pays, ou bien il le traduirait au criminel. On apprit donc quelques jours plus tard que le Révérend Supérieur avait été appelé dans une des maisons de France où ses services étaient requis (sic) !! Voilà la vérité et toute la vérité, qu'en pensez-vous Canadiens à l'esprit indépendant ? Ah ! si M. V... eût été moins condescendant et eût frappé un bon exemple en traînant au criminel ce mille et unième Tartufe, quel fier service il aurait rendu à l'État !

Pour moi, j'admire beaucoup M^{sr} Marois qui voulait "étouffer tout cela ;" que d'histoires semblables ont été ainsi "étouffées, étran-gées" ! Vous en connaissez sans doute comme moi, M. le rédacteur. Si nous les publiions plus souvent au grand jour, elles auraient peut-être un effet inhibitoire sur les mandements à venir, qu'en pensez-vous ?

Québec, 8 mai 1899.

UN RÉVOLTÉ.

Cela ne nous surprend pas de M. Marois. C'est un ecclésiastique toujours frisé, pommadé, tiré à quatre épingles, une espèce de catin dont l'état d'âme est bien connu et dont la valeur morale a été souvent jaugée. A Québec, les honnêtes gens le méprisent discrètement.

C'est lui qui fit interdire l'*Électeur* en 1896.

La police de Lille vient de mettre en état d'arrestation trois individus accusés de subornation de témoins dans le scandale de p'tit frère Flamidien.

Ces trois individus opéraient pour le compte d'une communauté qui est prête à faire n'importe quoi pour sauver le misérable.

Que c'est beau l'honnêteté religieuse !

ON NOUS ABRUTIT

Nous lisons dans *La Patrie de samedi* :

“ Le Rév. J. A. Brault, le nouveau curé de St-Vincent de Paul, vient d'accorder un contrat d'environ \$12,000 à M. Boileau, entrepreneur, pour réparations et améliorations à l'église. Ces travaux seront sous la surveillance de M. H. L. Auclair, ingénieur civil et architecte. Grâce à l'esprit d'entreprise de son curé, St-Vincent de Paul possèdera une des plus belles églises de la province.”

C'est avec des notes comme celle-ci que notre insignifiante presse quotidienne abrutit nos populations des campagnes.

Aussi nos Canayens n'ont qu'un orgueil : celui d'une belle église et d'un beau presbytère pour M. le curé et sa servante. Ils ne veulent pas dépenser un centin pour faire des trottoirs, pour éclairer les villages, pour avoir des bonnes routes, pour construire des salles publiques, pour attirer des manufactures, etc., mais ils n'ont aucune objection à dépenser, comme à St-Jérôme par exemple, \$10,000 pour une église et \$30,000 pour un presbytère.

Pauvres compatriotes, tas de fous que nous sommes, donnons donc moins d'argent aux curés et mettons-en donc davantage sur les écoles. Voyez où en est rendue l'Espagne avec ses belles églises ! voyez dans quel pitoyable état de dégénération sont tombées les nations catholiques !

LE CAROSSE DE MONSEIGNEUR

M^{re} Fabre, s'il avait la funeste manie de se laisser guider par de pimpants chanoines, avait du moins une qualité qui lui gagnait les sympathies de tous, c'était celle d'être en même temps qu'un simple d'esprit, un simple de cœur. Jamais un éclair d'orgueil n'a terni son âme naturellement humble et douce.

Pendant la période assez longue de son épiscopat, je doute fort qu'il ait renouvelé sa soutane plusieurs fois, si j'en crois les rognures qui la frangeaient aux bords.

Tout Montréal se rappelle encore sa modeste voiture traînée par un cheval acheté aux encans annuels de la compagnie des tramways ; quand il passait dans les rues de sa bonne ville épiscopale, notre esprit se reportait malgré nous aux âges bibliques, où les ânes suffisaient aux apôtres et même à leur maître.

Depuis, tout a changé. L'orgueil et la vanité ont succédé à l'humilité et la modestie, ça été ce que les marins appellent une saute de vent.

Aujourd'hui le carosse a remplacé le cabriolet, la bourrique a fait place aux purs sangs. M. Bruchési étale Sa Grandeur sur des cous-

sins moëlleux et ses superbes étalons, — cadeaux sans aucun doute de quelque épicier confit dans la melasse et la dévotion — pourraient rivaliser avec les quadriges d'Apollon.

Cet homme, que les intrigues ont fait évêque, éclabousse de sa morgue de parvenu, les ouailles assez bêtes pour se morfondre matin et soir à lui créer des rentes. Quand le Christ est entré dans Jérusalem, il y est entré monté sur un âne emprunté. Il eut souffleté de sa sainte indignation celui qui lui eut proposé un palanquin. Ah ! s'il eut rencontré sur son chemin Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Montréal, lui, l'humble fils du charpentier de Nazareth, de quelle apostrophe sanglante n'eut-il pas cinglé son incommensurable vanité !

Monseigneur, vous êtes un objet de scandale pour les fidèles, vous êtes ce membre de l'Évangile dont le Christ a dit qu'il devait être coupé et jeté au feu.

SAINTE PIERRE.

DANS LES BRAS D'UN CONFESSEUR

Il ne s'agit pas d'une femme, comme ce titre vous porterait actuellement à le croire, mais d'un robuste gaillard qui s'est pris corps à corps avec le ministre du Seigneur, pour lui arracher une absolution, sans laquelle, la mort survenant, il savait sa charogne vouée à l'égoût.

Donc, je suis allé à confesse.

Je ne puis taire combien je trouve de vérité à cet aphorisme d'un penseur : que ni la théologie ni la poésie n'ont pu figurer autant d'orgueil dans Lucifer titanisant contre le ciel qu'on en trouve, tous les jours, dans un jésuite recherchant l'ombre du pieux corridor qui mène de la chambre au confessionnal.

Pour lui, n'en doutez pas, l'agenouillé qui lui admet loyalement, comme avant-propos de grille, que ses études et ses réflexions ont fortement ébranlé sa foi, n'est qu'une honteuse victime de l'impudicité.

Que lui importe d'avoir reçu, tout à l'heure, le dépôt confidentiel de mille turpitudes de sacristains, congréganistes, journalistes à bons principes, marchands de religion et cafards de tout acabit ? Il tient un sceptique ; il le grattera d'abord jusqu'au stupre. S'il n'en trouve point (et il n'en trouve jamais autant que chez les siens) il le mignardera. Il lui insinuera câlinement qu'il souffre d'une aberration commune, qu'il a la foi, à son insu, puisqu'il est aux genoux d'un prêtre ; qu'il y a tout à parier qu'à ce moment même, s'il était appelé à confesser sa foi, il n'hésiterait pas à verser son sang jusqu'à la dernière goutte.

Son immense orgueil lui fait voir une certaine émotion dans le pénitent qui n'a qu'une bonne envie de rire. Enfin, il arrive au grand moyen, il discute tel Jéhovah interpellant l'arabe Job sur un tas de fumier.

—Mais, dis-je au mien, ce n'est pas le lieu, mon père, de traiter un sujet aussi vaste. Je ne suis ici que pour me repentir.

—Oh ! ce sera moins long que vous ne pensez.

Donnez-moi une seule de vos objections, la plus forte, et je vais vous montrer, par une réfutation sans réplique, que ce n'est pas la raison, mais l'orgueil et la chair qui parlent en vous.

—Impossible, mon père, mes objections s'enchaînent toutes en se fortifiant les unes les autres.

—Eh bien ! mon enfant, je vais vous en poser, moi, une difficulté.

Avez-vous pensé, mon enfant que la foi dont vous ne faites que si peu de cas est celle de 200 millions de têtes, pourvues d'intelligence comme la vôtre, et fût celle de têtes comme Pascal, Descartes, Bossuet, Newton, Euler, Napoléon et dans ces derniers temps, Pasteur, Gladstone ? N'êtes-vous pas pour le moins téméraire de vous mesurer, un contre 200 millions, et une cervelle de montréalais contre ces génies transcendants, qui ont adhéré de toute leur âme à la religion universelle ?

—J'avoue, mon père, qu'il est délicat de se comparer, en n'importe quelle circonstance. Mais attendez-vous une réponse à votre question ?

—Mais oui.

—A la bonne heure. Vous, bien assis, moi, mal à genoux, je m'enhardirai jusqu'à vous dire que votre argument, triomphant *ex-parte* dans vos chaires, ne vaut rien une fois soumis à l'analyse.

Examinons.

Vous arguez de la pluralité des avis : système nécessaire quand il y a obligation de statuer, comme dans les assemblées délibérantes et les tribunaux ; mais absolument faux dans la recherche de la vérité. Un homme peut avoir raison contre son siècle, témoin, Galilée, contre toute la hiérarchie cléricale, Pascal, contre tous les jésuites, Voltaire contre tous les préjugés de l'Europe, et, d'autre part, il peut avoir tort avec la majorité en sa faveur.

Supposez, ici, dans notre province un plaideur qui perd sa cause en Cour Supérieure, qui la gagne ensuite en Révision à l'unanimité des juges et la reperd en Appel sur division de trois juges contre deux ; il est perdant avec la pluralité des juges, tous d'égale compétence, dans nos institutions judiciaires. Ensuite, la pluralité des avis est contre vous. Les protestants sont beaucoup plus nombreux que nous, romains, et pour le moins, également civilisés.

—Mais ce sont toujours des chrétiens. Une petite différence seulement nous sépare temporairement.

—Oui, mon père, et cette petite différence, l'histoire s'est barbouillée de sang à la noter. Nous en reparlerons.

Vous avez, dites-vous, la religion universelle. J'admettrai que vous en avez la promesse depuis les prophètes bien que, pour eux, les

nations n'ont jamais été autre chose que les douze bandes de la horde israélite et la terre, le littoral est de la Méditerranée allant du Jourdain à l'île d'Égypte, qui n'est pas une île. (*Isaïe*).

Je sais que cette promesse devait s'accomplir dès le premier siècle : témoins, les Apôtres qui attendaient d'autres cieux et une autre terre, de leur vivant, (*saint Pierre*). Je sais que malgré tout cela, vous comptez dans les religions de notre globe *terraqué*, pour un peu plus d'un dixième, ce qui est une universalité comme une autre ; mais un contre dix, ce n'est pas la majorité, dans le sens humain du mot, et je ne vois pas d'espoir que vous arriviez jamais à mieux quand la religion disparaît en Europe, que l'islamisme s'étend chaque jour, et que vos missions n'entament quelques marais du Japon qu'avec les méthodes de votre François-Xavier qui écrivait à ses supérieurs que les Japonais ne se convertissent bien qu'à portée de mousquet.

Enfin, vous n'avez pas ces 200 millions de têtes pensantes.

La grosse moitié se compose d'enfants sans raison. Il faut la déduire.

A déduire un quart en plus, se composant de femmes qui s'interdisent tout raisonnement et ne savent que marmotter des prières.

A retrancher les libres-penseurs et les indifférents, ce qui représente les trois quarts de la France et de l'Autriche, la moitié de l'Italie, un quart de l'Espagne, etc., que vous entrez en ligne de compte. Il faut encore rabattre de votre état tous les gens qui font montre de croyance, mais qui, grâce à la certitude démoralisatrice du pardon facile que vous leur promettez, se conduisent comme s'ils n'avaient ni foi ni morale sociale ou naturelle, c'est-à-dire les neuf-dixièmes du reste. Dans l'autre dixième vous n'hésitez pas, je pense, à anathématiser tous les écrivains en révolte sourde contre Rome, tels que Tardivel, ici, Cassagnac et Drumont, en France, avec leurs tenants et les américanisants, aux États-Unis.

Je vous donne la balance.

Peut-être, dix mille, dans le monde entier, plus au moins militants et apologistes par état, c'est-à-dire par la vocation du ventre.

Et maintenant, aux fortes têtes.

—Vous êtes un incrédule.

—Oui, mon père.

—Un athée.

—Non, mon père.

—Je ne veux plus vous entendre.

—Mais, mon absolution ?

—On ne la donne pas aux chiens.

—Je ne veux pas être inhumé comme cet animal.

—Sortez !

(Le guichet se clôt !)

L'UNIVERSITÉ POPULAIRE

Il vient de s'organiser, en plein Quartier-Latin, à Paris, dans un local proche des grandes écoles officielles, une Université populaire, qui, le soir, et plusieurs fois par semaine, appellera dans son auditoire tous ceux qui voudront s'instruire. On y donnera des cours de sciences, de philosophie et de lettres. On y donnera des conférences afin de vulgariser toutes connaissances humaines. L'école positiviste y sera représentée par ses militants les plus autorisées. Enfin, l'on y pratiquera selon les rites de la science moderne, la "coopération des idées" dans le sens le plus généreux et le plus large.

On ne peut qu'applaudir à de semblables efforts ; ce sont là de nobles tentatives dont l'esprit humain a le droit de s'enorgueillir. Instruire le peuple, élever son âme dans le culte des vérités d'ordre scientifique et lui offrir l'aliment d'une saine philosophie, ouvrir à son enthousiasme des horizons de fraternité humaine, n'est-ce point l'affranchir des servitudes de l'ignorance, l'émanciper dans le sentiment de sa dignité sociale, le libérer enfin des fatalités séculaires qui pesaient lourdement sur sa destinée ? Voilà la tâche que vont entreprendre ceux qui ont conçu l'œuvre essentiellement républicaine de l'Université populaire. C'est de l'excellente besogne démocratique que vont faire là ces dévoués professeurs, infatigables conférenciers, tous ces volontaires de l'éducation sociale.

Depuis qu'à grands flots l'instruction se répand parmi le peuple, il semble que les cerveaux avides de lumière deviennent insatiables. Tous demandent le pain de l'esprit, ainsi qu'autrefois, aux époques des pires détresses sociales, les foules ivres d'émeute ayant atteint le paroxysme du désespoir de la faim et de la misère, revendiquaient la boule de son libératrice, — ou la mort !

Cette fois, c'est l'émeute de la pensée qui se lève, ardente à exiger le bénéfice de la science avec les bienfaits de la vérité. La lutte pour la vie est telle de nos jours, que le savoir humain est l'adjuvant le plus efficace, le plus sûr des efforts de chacun vers la conquête des places, dans la course au bonheur. Au milieu de la mêlée, dans l'âpre bataille de l'existence, c'est à qui aura le plus. Et c'est pourquoi le peuple demande à s'instruire...

Dans la province de Québec nous sommes en retard, mais avant longtemps nous serons dans le mouvement.

Ne comptons pas sur le conseil de l'instruction publique qui siège à huis-clos pour mieux cacher son insignifiance ni sur les journaux sans principes comme *La Patrie*, *La Presse*, *Le Soleil*, etc., qui ne parlent pas de la réforme scolaire parce que cela déplaît à M. Bruchési et à M. Bégin.

Mais continuons par les clubs, les polémiques particulières, par le travail de la pensée et quand nous aurons un ministère de l'instruction publique, on assistera à une transformation dans notre province.

L'AGITATION ANTICLÉRICALE EN ESPAGNE

Au cours d'un meeting des libres-penseurs, qui a eu lieu à Madrid sous la présidence de M^{me} Angla Lopez des discours très violents ont été prononcés contre le clergé, notamment par deux dames. Le délégué du préfet dut rappeler à l'ordre quelques orateurs, ce qui occasionna du tumulte. Un des orateurs a prédit qu'on en arriverait aux actes de violence contre les jésuites. Il a dit que les Philippines avaient été perdues à cause des moines. A la sortie, les assistants essayèrent de manifester, mais ils furent dissous par la police. De nouveaux meetings sont annoncés.

A la Corogne, au cours d'un meeting anticléricale, auquel assistaient plus de 3,000 personnes, des discours violents ont été prononcés par de nombreux orateurs. Ceux-ci se sont efforcés de démontrer que les maux qui affligent l'Espagne viennent des jésuites et des moines. Une commission a été désignée pour aller rendre visite au capitaine-général et au préfet, afin de leur demander de refuser aux dominicains la concession de l'ancienne caserne qu'ils demandent.

Le meeting a également décidé de former une Ligue en vue de s'opposer aux efforts du clergé contre les libertés.

JULES FERRY

APOTHÉOSE SUR LA TERRE D'AFRIQUE

On vient d'inaugurer à Tunis la statue de Jules Ferry.

C'est un nouvel acte de réparation publique envers la mémoire de l'homme politique désigné pendant tant d'années, à la haine et aux colères de la foule par l'aveugle fureur des radicaux et des socialistes, étroitement unis dans cette campagne de violence et d'injustice qui restera, qui est, dès à présent, nous voulons le croire, un remords pour quelques-uns des écrivains de la presse contemporaine.

Car, pendant plus d'un quart de siècle, — on éprouve, en vérité, quelque honte à rappeler cette ignominie, — le nom de Jules Ferry fut accompagné inévitablement, dans les colonnes des journaux auxquels nous venons de faire allusion, de ces qualifications : Jules Ferry l' " affameur " ; Jules Ferry le " Tonkinois ". Au cours de l'Année terrible, membre du gouvernement de la Défense nationale il avait été chargé de l'organisation de la distribution des vivres dans les mairies de Paris : c'en était assez pour qu'on essayât de l'accabler sous le fardeau des tristesses et des deuils dont le souvenir persistait douloureusement dans toutes les mémoires. Devenu ministre, il avait encore, dans une vue juste et profonde de l'avenir, voulu être — et il avait été effecti-

vement — le créateur de la politique coloniale de la troisième République. Les Français lui doivent la Tunisie : il les avait poussés au Tonkin ; trente millions d'hommes ont été, grâce à lui, englobés dans la domination de la France, qui attestait ainsi sa force naissante, son énergique volonté de reprendre, au milieu des peuples, toute la place à laquelle elle avait droit, et il s'était aussitôt rencontré des justiciers pour lui imputer à crime ces généreux soucis à cette heureuse fortune.

Certes ces attaques, il les jugeait à leur valeur, il en avait trop le mépris, pour qu'elles missent en lui un doute, sur la qualité de son labeur, sur la portée de l'œuvre, jour par jour accomplie. Elles le désolaient cependant, parce qu'elles empêchaient de se former, entre lui et la masse du peuple, ce lien d'affection, cette communication intimement réconfortante qui soutient les hommes publics, dans les moments d'hésitation, alors qu'il est, a-t-on dit, plus difficile de distinguer où est le devoir que de l'accomplir, dans ces périodes de bataille où il s'agit d'assumer les plus lourdes, les plus graves responsabilités, où il faut agir, oser, décider, au nom de tous et pour tous. Nous reproduisons ici presque mot pour mot les paroles tombées de ses lèvres, au cours d'un entretien prolongé que nous eûmes l'honneur d'avoir avec lui, dans cette maison du Cours la Reine dont la physionomie nette et massive donnait, dès le dehors, au visiteur une idée de l'homme de caractère et de force, qui l'habitait.

Mais Jules Ferry n'avait pas seulement porté au loin ses regards et travaillé efficacement à l'agrandissement de notre puissance territoriale, à l'extension de notre influence à travers le monde : il avait doté la République de ces lois scolaires destinées à refaire l'esprit des futures générations, à leur donner ce ressort moral intérieur, sans lequel toutes les hautes aspirations sont condamnées à ne jamais prendre corps et à demeurer à l'état de rêve. Ces lois scolaires, qui sont par excellence le titre d'honneur de la République, auraient dû ouvrir les yeux aux plus malveillants et aux plus haineux. Il n'en fut rien cependant, et, quand il s'agit de choisir un successeur à M. Grévy, le nom de Jules Ferry ayant été mis en avant, il fallut prendre dans Paris des précautions militaires pour le cas où les voix du Congrès se fussent portées sur ce génial homme d'État.

Et les polémiques continuèrent, plus passionnées, plus ardentes que jamais. Elles se consentirent à baisser le ton qu'après l'attentat dont Jules Ferry faillit être victime et qui fut dirigé contre lui, dans l'enceinte même du Palais-Bourbon. La lésion dont, ce jour-là, Jules Ferry fut atteint dans la région du cœur, devint-elle à la longue mortelle ? C'est une question qui n'a point été, croyons-nous, complètement élucidée. Quoi qu'il en soit, c'est bien au cœur qu'il avait été toute sa vie visé par la férocité de ses adversaires politiques et c'est bien d'une longue série de blessures au cœur qu'est mort, prématurément, ce patriote si cruellement méconnu, ce travailleur infatigable,

ce tenace qui croyait avec une foi indomptable aux victorieuses destinées de sa patrie et qui a tant fait par lui-même, pour que l'idée qu'il s'en formait devînt, dans la suite des temps, une magnifique réalité.

Le jour de la justice se lève enfin pour ce grand mort. La statue qui se dresse, dès à présent, sur la place de Tunis, attestera désormais que l'heure a sonné des réparations réfléchies envers la mémoire de l'illustre député des Vosges. Que ce bronze qui se lève dans la lumière, quelques années seulement après la mort de l'homme dont il est destiné à perpétuer l'image, apprenne à la démocratie de résister à ces entraînements désastreux par lesquels elle devient complice, par lesquels elle endosse la responsabilité des iniquités, des cruautés de plume les plus abominables. Qu'elle s'efforce de distinguer ceux qui l'aiment vraiment et qui la servent bien, de ceux qui la flattent et, en réalité, qui la trahissent. Elle ne sera plus ainsi dans l'obligation de faire son *mea culpa* et d'assister, à la fois joyeuse et secrètement humiliée, à l'apothéose de ceux qu'elle aura, vivants, assaillis de ses outrages, accablés de ses insultes, et qui, dans la mort, finiront, quand même, par s'imposer à sa reconnaissance et à son respect.

P. S

LES PROBLÈMES PSYCHIQUES

Il n'y a rien d'anti-scientifique, rien de romanesque à admettre qu'une pensée agisse à distance sur un cerveau.

Faites vibrer une corde de violon ou de piano : à une certaine distance une autre corde de violon, de piano, vibrera et émettra un son.

Mettez en mouvement une aiguille aimantée. A une certaine distance et sans contact, par simple induction, une autre aiguille aimantée oscillera synchroniquement avec la première.

Parlez à Paris, sur une lame de téléphone : la communication électrique ira faire vibrer l'autre lame sonore à Marseille. Le fil matériel n'est pas indispensable. Ce n'est pas une substance qui se transporte : c'est une onde qui se propage.

Voilà une étoile, à des millions de milliards de kilomètres, dans l'immensité des cieux, à la distance de laquelle la terre n'est qu'un point invisible. J'expose à cette étoile, au foyer d'une lentille, une plaque photographique : le rayon de lumière va travailler sur cette plaque, mordre, désagréger la couche sensible et imprimer son image. Ce fait n'est-il pas beaucoup plus étonnant en lui-même que l'onde cérébrale qui va à quelques mètres, quelques kilomètres, quelques milliers de kilomètres, frapper un autre cerveau en rapport harmonique avec celui d'où elle est partie ? A 149 millions de kilomètres de distance, à travers ce qu'on appelle le *vide*, une commotion solaire produit sur la Terre une aurore boréale et une perturbation magnétique.

Tout être vivant est un foyer dynamique. La pensée elle-même est un acte dynamique. Il n'y a aucune pensée sans vibration corrélative du cerveau. Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce que ce mouvement se transmette à une certaine distance, comme dans le cas du téléphone, ou, mieux encore, du photophone (transport de la parole par la lumière) et de la télégraphie sans fils ?

Vraiment, dans l'état actuel de nos connaissances physiques, cette hypothèse n'est pas une hardiesse. Elle ne sort pas du cadre de nos opérations habituelles.

Tous les faits relatifs à la production et à l'association des idées peuvent s'expliquer par les vibrations du cerveau et celles du système nerveux qui y prend son origine, comme David Hartley l'a démontré dès le siècle dernier. L'acoustique nous a, depuis, éclairés à cet égard. Une expérience bien connue de Sauvœur montre qu'une corde sonore ne vibre pas seulement dans toute sa longueur, mais que chacune de ses moitiés, de ses tiers, de ses quarts, de ses cinquièmes et de ses sixièmes, etc., vibre séparément. Un phénomène d'un ordre analogue peut se produire dans les vibrations des fibres encéphaliques, et celles-ci seraient alors dans une relation analogue à celle de sons harmoniques. Une vibration déterminée par une idée serait accompagnée de vibrations correspondantes aux idées connexes ; et la connectivité résulterait soit du voisinage naturel des fibres qu'elles affectent, soit de l'attraction due à des courants produits entre les fibres mises simultanément en action par un phénomène du même genre que l'induction électro-dynamique.

Quoi qu'il en soit du mode de production et de répartition, toute pensée et toute association d'idées représente un mouvement cérébral, une vibration d'ordre physique. Tout souvenir est accompagné d'un ébranlement moléculaire analogue à celui qui a déterminé la pensée primitive.

Il n'y a pas là hallucination, mais impression physique réelle.

Vous lancez dans l'air d'un salon une note déterminée, soit par la voix, soit par le violon, soit de toute autre façon, par exemple *si* bémol. La corde d'un piano voisin donnant ce *si* bémol vibrera et résonnera tandis que les 84 autres cordes resteront sourdes et muettes. Si elles pouvaient penser, en remarquant l'agitation du *si* bémol, les autres cordes prendraient évidemment celle-ci pour une hallucinée, une imaginative, parce qu'elles ont été insensibles au mouvement transmis et qu'elles l'ignorent.

Chaque sensation, comme chaque idée, correspond à une vibration dans le cerveau, à un mouvement des molécules cérébrales. Réciproquement, toute vibration cérébrale donne naissance à une sensation, à une idée, dans l'état éveillé aussi bien qu'en rêve. Il est naturel d'admettre qu'une vibration transmise et reçue donne naissance à une sensation psychique. Assurément, cette recherche d'explication de phé-

nomènes aussi bizarres ne marche pas sans soulever devant elle de nombreuses objections. La première est offerte par les phénomènes eux-mêmes, que l'on ne doit admettre que s'ils sont absolument certains. Nous n'y reviendrons pas, car pour nous cette certitude est démontrée par le nombre et la valeur des témoignages. Une seconde objection nous paraît très grave : c'est que ces manifestations de mourants, non seulement n'ont pas toujours lieu, non seulement ne sont pas fréquentes, non seulement sont exceptionnelles, mais encore n'arrivent pas dans des circonstances où il semble qu'elles devraient justement se produire, lors d'une mort tragique qui sépare brusquement deux cœurs tendrement unis, lors d'un drame qui brise tout d'un coup plusieurs existences, lors même que l'être qui meurt a absolument promis, espéré, désiré lui-même se manifester et donner à celui qui reste preuve de son existence posthume. Sans doute, nous pouvons répondre que nous ignorons de quelle façon ces manifestations peuvent se produire, que les mourants et les morts ne font pas ce qu'ils veulent, qu'il y a des lois inconnues, des difficultés, des impossibilités, qu'il est nécessaire que deux cerveaux soient en harmonie, en synchronisme, pour vibrer sous la même influence, que l'union intime de deux cœurs ne prouve pas l'égalité synchronique de deux cerveaux, etc. Mais, puisque ces événements ont lieu quelquefois, et dans des cas assez ordinaires, l'objection n'en existe pas moins, très grave.

Oui, très grave. Pour ma part, je me suis trouvé plusieurs fois pendant cette vie, l'âme déchirée par la séparation brusque d'un être aimé. Dans mon adolescence, un ami intime, un camarade de classe, est mort en me promettant de me prouver sa survivance, si c'était possible. Nous avons si souvent discuté la question ensemble ! Plus tard, l'un de mes plus chers collègues de la presse scientifique me proposa le même pacte, accepté avec joie. Plus tard encore, une personne qui m'était particulièrement attachée, disparut de la vie au moment même où ce problème de la survivance nous passionnait tous les deux, et en me donnant l'assurance convaincue que son seul et unique désir était de voir sa mort prématurée servir à la démonstration de cette vérité. Et jamais, jamais, malgré mes attentes, malgré mes désirs, malgré mes vœux, je n'ai eu aucune manifestation. *Rien ! Rien !*

J'ai perdu mon père, il y a quelques années. Il est vrai que j'étais à ses côtés et que je n'avais pas à être averti. Mais depuis, rien non plus.

J'avais pour mon grand-père et ma grand-mère une adoration déraisonnée ; ils m'adoraient eux-mêmes follement, et je les aimais tant qu'il m'a toujours été impossible, absolument impossible d'aller à la tombe qu'ils reposent ; longtemps avant d'arriver à ce petit cimetière de campagne des sanglots m'étouffent, m'aveuglent et me cassent les jambes. Ils ne se sont jamais manifestés à moi d'aucune façon depuis leur départ de cette terre.

Mon cerveau est sans doute pas apte à percevoir ces sortes d'ondes éthérées, ni de sources vivantes, ni de sources posthumes. Rien, aucune sensation ne m'a prévenu de ces morts, et, depuis aucune communication ne m'est parvenue.

Mais le rôle de l'historien est de rester impersonnel, et nos propres impressions ne doivent pas nous influencer. Toutefois, la vérité, la loyauté, la franchise avant tout.

Une troisième objection, c'est la bizarrerie de certaines manifestations, comme déjà nous l'avons remarqué. S'il y a action à distance d'un esprit sur un autre, pourquoi cette action donne-t-elle naissance à des illusions pareilles : ouvrir ou fermer une fenêtre, soulever un lit, frapper dans un meuble, rouler une boule sur un parquet, faire crier des gonds, etc. ? Il semble que cette action devrait être intellectuelle, donner l'audition d'une voix aimée, montrer l'image de l'être qui nous quitte, rester dans l'ordre psychique et moral.

Cette objection est moins grave que la précédente. Un grand nombre de manifestations consistent, d'une part, en visions ou auditions. Pour les autres cas, nous pouvons supposer que la commotion qui se produit dans le cerveau du mourant se transmet à certaines cellules, à certaines fibres d'un autre cerveau et détermine, dans cette zone cérébrale, une illusion, une impression quelconque. Une ondulation lumineuse, calorique, électrique, magnétique, qui vient frapper, traverser un objet, soit par exemple, une éponge, rencontre des résistances différentes selon la nature de l'éponge, ses différences de densité, les substances minérales qu'elle peut tenir en suspension, etc., et chaque partie de l'éponge est différemment impressionnée. Les caprices apparents de la foudre nous offrent des bizarreries non moins étranges. Ici la foudre brûle une personne qui flambe comme une botte de paille ; là, elle réduit les mains en cendres en laissant les gants intacts ; elle soude les anneaux d'une chaîne de fer comme dans le feu d'une forge, et à côté elle tue un chasseur sans faire partir le fusil qu'il tenait à la main, ou elle fond une boucle d'oreille sans brûler la peau ; elle dévêt une personne sans lui faire aucun mal, ou bien elle se contente de lui voler ses chaussures ou son chapeau ; elle photographie sur la poitrine d'un enfant, le nid qu'il saisissait au sommet d'un arbre foudroyé ; elle dore les pièces d'argent d'un porte-monnaie, en faisant de la galvanoplastie d'un compartiment à l'autre, sans que le porteur soit atteint ; elle démolit instantanément un mur de six pieds d'épaisseur et renverse un château séculaire. Il y a beaucoup plus de bizarreries inexplicables dans les faits et gestes de la foudre que dans les manifestations télépathiques.

C. FLAMMARION.

L'INTERVENTION D'EN HAUT

Dans la tiède atmosphère dont le miracle l'enveloppe, l'enfant est de bonne heure amolli ; à quoi bon vouloir quand le ciel se donne pour vous cette peine ? A quoi bon chercher quand la vérité peut apparaître sous sa forme palpable ! L'effort pour le devoir est bien inutile quand le miracle de l'absolution, sur un geste de prêtre, efface la faute et la raye du nombre des faits accomplis. Le voilà bien, pour une âme philosophique, le miracle stupéfiant et scandaleux : Faire que ce qui fût n'ait pas été !

Nous autres, nous savons que l'acte honteux ne s'efface point, qu'il détruit l'harmonie de la vie, que si le prochain doit et peut l'oublier, notre conscience ne le pourra jamais et nous le porterons toujours, toujours, comme le boulet au pied du forgeron. Mesurant à cette aune formidable notre responsabilité, nous raidissons nos reins contre le mal et le mensonge. Pourquoi le croyant se donnerait-il cette peine ? Ce soir, dans un sanglot, tout sera lavé. Car il faut pleurer, se repentir, faire son âme se fondre en gémissements et en regrets. Le doux mal de pleurer est la condition du salut. Qui s'y refuserait ? Une fois ouverte la fontaine des larmes, elles coulent, emplissant le cœur de tendresse et de volupté. Toute la morale se résout dans cet onanisme intellectuel qui brise les nerfs, vide les moëlles et fait de l'expiation un spasme.

L'éducation chez les races fortes est une gymnastique hostile aux pleurnicheries, aux effusions, à tout ce qui amollit ; elle apprend à l'individu qu'il vaut, non pas selon ses intentions, mais selon ses actes ; que toute valeur se mesure à son produit ; que le rêve et le désir et les aspirations stériles sont détestables parce qu'elles habituent l'esprit à se leurrer d'apparences. Qu'est-ce à dire ? Que toute chose non utilisable au point de vue strictement matériel est vaine ? Interprétation stupide et jésuitique des mots. Il y a l'utilité morale qui élève notre jugement, nous donne le sens de la beauté, satisfait notre besoin inaltérable d'harmonie. Il y a l'acte de sublime dévouement ou de simple bonté qui nous gonfle de pure joie, soit qu'il grandisse notre propre conscience, soit qu'il nous apparaisse chez autrui comme l'épanouissement d'un bel idéal. Il y a l'œuvre d'art en qui se réalise l'aspiration à la beauté des lignes et des formes, née avec l'homme aux âges où nos aïeux sculptaient la corne du renne. Mais à quoi bon discuter ? Est-ce que l'acte superbe, le beau sacrifice, est-ce que le rêve de l'artiste comptent s'ils sont des intentions ?

Eh bien ! la foi au miracle arrête l'homme à l'intention. Elle brise le ressort de son vouloir. Elle le livre, inerte et passif, aux mains de celui qui peut le miracle, prêtre ou chef. Elle l'habitue à l'attendre de tous. Croire, le front baissé, à l'infailibilité du maître ; refuser avec horreur le contrôle et la raison ; accepter, les yeux clos, la vérité de l'autorité qui la détient ; préférer toujours l'explication miraculeuse,

la légende où l'intervention d'en haut explique le mystère ; aimer l'ombre, le mensonge, le récit qui réduit toutes choses à la formule d'une aventure féérique, tout cela fait des hommes bons à obéir, non des citoyens, un peuple de sujets, une Espagne ou une Pologne. — (hélas !) — elle ne peut faire un pays d'hommes libres, capable de tenir son rang dans un univers devenu formidable.

La foi dans le miracle est un fait d'ordre social vraiment énorme. Il la faudrait analyser avec soin chez l'individu et cela demanderait un volume. Je voudrais indiquer l'essentiel.

Le miracle n'est pas seulement la rupture violente des lois naturelles, ou le phénomène inexplicable que l'on interprète comme une violation de ces lois : c'est, en plus petit, l'intervention des puissances supérieures dans l'ordre normal des événements. Demander et obtenir une guérison par la prière, faire un vœu pour le succès d'un examen, brûler des cierges pour obtenir un gain à la loterie, comme le font les Napolitains, c'est toujours attendre le salut de la bonne volonté du ciel. Et si le ciel daigne arrêter la roue au numéro que le fidèle souhaite, s'il veut bien accorder la pluie au laboureur pieux, s'il remet sur pied la religieuse mourante, il ne fait rien de plus énorme que lorsqu'il transporta de Nazareth à Lorette la maison de la Sainte Vierge ou lorsqu'il arrêta le soleil sur la prière de Josué. L'homme qui croit fermement à la puissance de sa prière et de son amour pour de pareils résultats, celui qui se sait pertinemment accompagné de son ange gardien, ou gardé par le doux regard bleu de Marie est vraiment heureux, je le confesse ; et si l'un d'eux était mon ami, je me ferais un scrupule de le détourner d'une si charmante croyance.

Une de mes cousines, religieuse d'un ordre mi-cloîtré, fut miraculée il y a quelque vingt ans dans des conditions qui jetèrent presque toute une famille dans l'extase. Elle était paralysée depuis bien longtemps, paraît-il, lorsqu'un certain jour, à la suite d'un rêve, elle supplia sa communauté de faire une neuvaine à Notre-Dame de Lourdes. Le dernier jour de cette neuvaine, elle ordonna que l'on mit au pied de son lit ses habits qu'elle n'avait plus revêtus durant des années peut-être ; et à l'heure où les dernières prières s'achevaient, ses sœurs la virent paraître debout au fond du chœur, marchant droit vers la place où elle s'assit.

Le pays entier voulut la voir. Elle rayonnait ; j'ai vu des femmes de ma maison pleurer de stupéfaction et de cette sorte d'ivresse où la vue des grands événements nous jettent tous. Mon père, tout vieux qu'il était et presque croyant, m'expliqua qu'il attribuait à des causes très naturelles cette surprenante aventure et il crut devoir me mettre en garde contre le danger d'un abandon trop absolu aux idées que le miracle répandait autour de nous. J'ai compris depuis lors que ce miracle n'était pas plus grand que celui que chaque jour des gens priant Dieu et les Saints pour le succès de leurs entreprises ou la réalisation de leurs désirs.

Or, il est trop certain que l'éducation religieuse consiste à déve-

opper chez l'enfant la confiance exclusive dans les puissances surnaturelles, à lui faire concevoir le monde comme un vaste théâtre où les événements de tout ordre expriment les intentions d'en haut. Cette opinion habitue nécessairement l'esprit à attendre sans cesse le miracle, à l'espérer, à compter sur lui. Les restrictions n'y font rien ; elle corroborent ; et je ne vous apprendrai rien en vous disant que l'église moderne a poussé ces tendances au plus haut degré possible. Elles endorment délicieusement le fidèle dans les bras d'une famille spirituelle infiniment tendre, gracieuse, occupée à le protéger, à le punir doucement quand il a péché, à le ramener avec des pardons et des sourires quand il se repent ; et je consens que l'homme malheureux trouve là des consolations, des appuis, des espérances exquises. Tout est fait, au surplus, pour lui rendre présents les témoins et Directeur célestes de sa terrestre vie, pour le guider pas à pas dans ce domaine de divine féerie où sa foi l'élève de degrés en degrés jusqu'à l'extase.

Mais où est là-dedans le rôle de la volonté ? L'énergie, à ce régime, s'atrophie et meurt, et avec elle la notion de sa responsabilité, le goût de la liberté personnelle, le désir de savoir, le besoin de raisonner, le sens même de l'action. Le croyant au miracle, c'est le général Trochu vouant Paris à Sainte-Genève et priant pour le salut de la cité qu'il doit défendre. C'est l'Espagne illuminant de cierges ses églises pour obtenir le salut de sa flotte. Hélas ! c'est nous encore...

MANQUE D'INITIATIVE

On se plaint du manque d'initiative général chez notre jeunesse, comment veut-on qu'il en soit autrement quand on nous a appris à obéir servilement à des professeurs sans cœur ni âme, quand on a fait de nous dès le collège des bureaucrates, des fainéants, lorsqu'à l'école on nous a bourrés que de petit catéchisme.

On veut que, lorsque nous sortons des études commerciales ou classiques, nous nous jetions généreusement dans la vie. Mais nous sentons bien qu'au premier instant nous serions transportés par le courant du fleuve, nous autres à qui l'on n'a appris qu'à faire la planche dans les eaux bourbeuses des mares. Nous sortons des classes où nous n'avons jamais appris qu'à copier de vulgaires modèles et l'on veut que nous allions seuls par le monde, que nous ayons une conduite, une vie. Et que nous fassions des affaires et que nous luttions contre la nature et les hommes. Mais nous ne sommes bons qu'à faire des ronds-de-cuir, des conseillers municipaux ou des bedeaux.

Et il faut être des hommes !

La réforme de l'enseignement supérieure s'impose tout comme la réforme de l'enseignement primaire, et les hommes d'État qui entreprendront carrément l'une et l'autre, pour les mener à bonne fin, auront bien servi leur pays.

Avec les hommes et l'instruction d'aujourd'hui notre province et notre race s'en vont au diable.